

Cher Frédéric,

Si je voulais faire un de ces raccourcis que les journalistes adorent, je dirais que ta présence en Suisse est liée à celle de Jean-Pierre Danthine. Avant de s'installer en Suisse, à l'Université de Lausanne, l'actuel vice-président de la Banque nationale suisse enseignait à Louvain. C'est là qu'étudiait une certaine Aude Pommeret, pour son post-doc en économie. Et quand on proposa à celle qui était déjà, depuis plusieurs années, ta compagne, un poste de prof assistant à HEC Lausanne, elle a accepté avec enthousiasme et tu l'as accompagnée, sans le moindre plan en tête. Vous n'êtes jamais plus repartis.

Tu es, Frédéric, un « enfant d'Erasmus », qui a étudié à Cork, en Irlande, puis à Sciences Po, à Paris. Tu es aussi un enfant de Rennes, et c'est dans le grand quotidien régional Ouest-France que tu as fait tes premiers pas en journalisme. Tu as ensuite travaillé pour un journal qui n'est pas internationalement connu, mais dont le titre est tout un programme : « Problèmes économiques ». C'est fort de cette expérience que tu t'es fait une place en Suisse romande. Au Temps, où tu frappais à la porte, on t'a confié les fonds de placement ; à PME Magazine, à Bancassurances, tu t'es occupé des conseils en prévoyance et en gestion institutionnelle ; au Temps à nouveau, le cahier emploi. Tu semblais avoir le bagage nécessaire pour t'occuper de toutes ces matières ardues. Tu l'as fait avec le doigté d'un horloger.

Mais c'est lorsque Jean-Claude Pécelet a pris la direction de la rubrique économique du Temps que tout s'est accéléré : tu es devenu son adjoint, avant, lors de son départ, de lui succéder le plus naturellement du monde.

Car tout paraît naturel avec toi. C'est la marque du grand talent. Il y a une précision, une fluidité, une rigueur, mais aussi une accessibilité toutes remarquables dans le journalisme que tu proposes ; que ce soit lorsque tu prends la plume, lorsque tu diriges ton équipe, ou lorsque tu animes des débats. La vocation référentielle du Temps n'empêche pas de soigner le langage, d'éviter de s'enfoncer dans le jargon, de chercher le sujet qui sort de l'ordinaire, qui révèle un fait majeur.

Et c'est justement comme cela qu'est née l'aventure qui nous amène aujourd'hui à te récompenser du Prix Dumur, avec ton confrère et ami François Pilet. Vous vous êtes intéressés au trading à haute fréquence, un sujet peu abordé par la presse, compliqué, hermétique. Vous avez lancé une série d'articles, et l'idée d'un livre est née. Au cœur de votre démarche, vous aviez une certitude : il y avait derrière ces affaires d'ordinateurs ultrarapides et de finance virtuelle des histoires humaines à décortiquer, des stratégies à débusquer, des enjeux à éclairer.

Tu avais à Paris un bon contact chez Calmann-Lévy, tu avais envie de renouer avec davantage d'écriture, tu te demandais si tu pourrais produire un travail de longue haleine... Avec François, vous vous êtes reparté la tâche, vous avez usé vos congés, vos vacances et vos familles. Le résultat est à la hauteur de cet engagement : le jury récompense aujourd'hui deux journalistes qui ont conduit un projet ambitieux, dont le sujet paraît obscur, avec la conviction non seulement de révéler un phénomène de la finance mondiale au grand public, mais de pouvoir aussi en faire un ouvrage passionnant, qui se lit comme un roman. Vous avez aussi poursuivi votre projet au-delà de carrières qui ont divergé, il faut le souligner. Et vous prouvez que la rigueur et la précision dans une matière aussi ardue que l'économie peut se décliner avec du nerf, du style et de l'audace. C'est une performance à la hauteur de ce que signifie ce prix. Il faut du courage, dans la jungle des communiquants, dans l'adversité d'une profession soumise aux aléas d'une révolution permanente, qui induit une pression permanente sur les journalistes, pour s'attaquer à la rudesse des pouvoirs économiques, avec finesse et intelligence.

J'ajouterai que ces qualités s'appliquent aussi à ce qui est invisible, et qui est particulièrement développé chez toi : le sens de l'impulsion, de la pertinence, de ce qui fait un bon sujet, la capacité de motivation de ses troupes, et celle, si difficile, à tenir un cap, à conserver en toutes circonstances une cohérence professionnelle, à imposer sa marque sans qu'on s'en aperçoive. Il est bon que le Prix Dumur sache aussi reconnaître cette part essentielle de notre profession.